

HISTOIRE
UNIVERSELI

HISTOIRE
UNIVERSELLE

21 $\frac{104}{35}$ HISTOIRE
UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION PARISIENNE

entièrement revue

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME DIXIÈME

A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVII

auteur et les éditeurs se réservent le droit de reproduction
et de traduction.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).



HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE XI.

ONZIÈME ÉPOQUE.

SOMMAIRE.

Origine des croisades. — Première croisade. — Royaumes chrétiens et mahométans en Orient ; les Assassins. — Chevalerie. — Ordres militaires religieux. — Blason. — Prénoms, noms de famille, titres. — Tournois. — Femmes ; cours d'amour. — Amusements. — Troubadours. — Légendes, nouvelles, romans. — Deuxième croisade. — Juifs. — Lépreux, cagots et autres. — Le peuple sous le régime féodal ; les serfs. — Les communes. — L'Empire, Henri V ; les investitures. — Lothaire, Conrad, l'Italie. — Frédéric Barbe-rousse. — France ; la troisième race. — Angleterre ; les Plantagenets. — Troisième croisade. — Les universités. — Jurisprudence. — La scolastique. — Sciences naturelles et occultes. — Langue.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES CROISADES.

Désormais les migrations septentrionales sont finies, et les peuples errants ont pris racine sur le sol ; pour chacun d'eux la nationalité s'est constituée, et les semences répandues dans les siècles précédents se développent d'une manière tellement remarquable, que cette époque devient une des plus importantes dont l'histoire garde le souvenir. La puissance du chef visible de l'Église s'étend au point de se heurter inévitablement avec celle du chef de l'Empire ; de là cette lutte dont nous avons vu le premier acte ; nous ne tarderons pas à voir les autres. Ces deux puissances en sortiront affaiblies ; mais l'état moderne en sera la conséquence. Les petits seigneurs féodaux ne cessent d'accroître leur indépendance aux dépens de l'autorité royale ; mais à côté de cette aris-

toocratie territoriale et guerrière s'élève une classe inconnue dans les anciennes constitutions, la commune des marchands et des artisans, qui, ayant grandi durant la querelle agitée entre le pouvoir séculier et l'autorité ecclésiastique, peut désormais résister à la tyrannie armée et s'ouvrir les voies de l'avenir.

Mais l'Orient menace de nouveau; comme les autres monarchies asiatiques, l'empire des Arabes s'est énervé du moment où il a subi un gouvernement de sérail. Les soulèvements continuels des Alides, le zèle fanatique de certains hérétiques, la tyrannie des gardes et le démembrement produit par l'établissement des différents kalifats minaient la puissance des sectateurs du prophète. Tout à coup vient du Nord, pour lui apporter une énergie nouvelle, une nation qui, l'entraînant dans son élan, la force de se jeter, avec une avidité renaissante, sur la chrétienté; mais celle-ci, dans l'accord des croyances communes, se lève comme un seul homme; l'Église met dans la main des fidèles l'étendard de la liberté chrétienne, attache à leurs vêtements le signe de l'humanité rachetée, et la civilisation est sauvée.

On a pu voir que le sentiment religieux, bien que mal compris par l'ignorance ou égaré par la superstition, était prédominant au moyen âge. La religion avait assumé la tâche sacrée de refréner les volontés indomptables des peuples barbares, et de répandre parmi eux la notion du juste et de l'honnête; aussi leur conduite privée et publique ne connaissait d'autre guide, dans les moments de fougue, que la passion, ou les préceptes religieux aux heures de calme.

Pour des gens qui sentaient avec force, et dont l'imagination était vive, il fallait que la foi fût exprimée par un culte d'un extérieur attrayant, par des actes d'une signification puissante, se rattachant étroitement à la représentation sensible des idées. De là cette vénération pour certains lieux spéciaux et les reliques des saints. Dès l'origine l'Église honora les ossements de ceux qu'attendait la glorification; elle élevait sur les tombes des martyrs les autels où les fidèles venaient, dans le secret et la crainte, puiser la résolution et la force de les imiter. Le mode de ce culte varia selon le temps et les Églises; tandis que celle d'Orient distribuait les reliques aux dévots, l'Église latine s'abstenait soigneusement d'y porter la main, et l'on répétait les châtiments miraculeux que plus d'un s'était attirés par une telle impiété.

Mais en cela aussi la discipline changea dans l'Occident, et l'on se partagea les saints ossements, qui furent recherchés avec une avidité tenant plus du fanatisme que de la dévotion. Quelques-uns

même, soit par malice, soit par ignorance, supposèrent des reliques et des saints (1); d'autres s'en procurèrent par la fraude ou la violence; il s'emblait, au dire d'un écrivain, vers l'an 1000, qu'il arrivât une résurrection; on déterrait, on volait, on fabriquait des reliques. Sicard, duc de Bénévent, obligea les Napolitains à lui céder saint Janvier; il fit la guerre à Amalfi uniquement pour avoir les restes de sainte Triphomène, et déroba ceux de saint Barthélemy aux îles de Lipari. Les reliques de ce dernier excitèrent le désir d'Othon III, et les Bénéventins, n'osant lui répondre par un refus, lui envoyèrent les ossements de saint Paulin; mais il s'aperçut de la substitution et marcha contre Bénévent, qu'il assiégea (2). Théodore, évêque de Metz, qui combattait en Italie avec Othon le Grand, son cousin, cherchait à s'en procurer *quocumque modo potuit*. Se trouvant à Rome au moment où le pontife bénissait un convulsionnaire avec la chaîne de saint Pierre, il la saisit et jura qu'il ne l'abandonnerait jamais, à moins qu'on ne lui coupât les mains; on finit, non sans peine, par obtenir qu'il se contentât d'un anneau (3).

Quelques marchands de Bari, en 1047, venus pour commercer à Myra dans la Lycie, firent le complot d'enlever les ossements de saint Nicolas, d'autant plus qu'ils découvrirent que d'autres négociants de Venise avaient déjà fait leurs préparatifs dans le même but, et s'étaient procuré des leviers et des marteaux; effrayés cependant par les obstacles, ils y renoncèrent et mirent à la voile.

(1) Le jésuite Papebroch fit rayer du catalogue des saints une Argyride, martyre, vénérée à Ravenne par suite de l'interprétation erronée d'une épitaphe; Mabillon, un Catervius et une Sévérina, vénérés à Tolentino. Il en fut de même pour d'autres. Il n'y a pas longtemps que l'on prit pour un catalogue de saints, sur une inscription que l'on avait découverte, ce qui n'était que le rôle d'une légion. L'ignorance du vulgaire à cet égard n'a pas été plus dangereuse que celle des lettrés, qui fondaient souvent la sainteté d'un mort sur un contre-sens dans une interprétation d'épitaphe. En 1600, quelques Espagnols voulurent acquérir beaucoup de saints pour leur pays, afin de lui donner de la réputation; un certain Denys Bonifante, dans un livre espagnol imprimé à Cagliari en 1635, publia un grand nombre d'inscriptions qu'il attribuait à des saints et à des martyrs, en interprétant par *beatus martyr* le sigle B. M., qui signifie *bonæ memoriæ* ou *bene merens*. Alors on accourut d'Italie en Sardaigne pour chercher des reliques, et Campi se vanta que Plaisance eut « non pas un, mais jusqu'à vingt corps saints, et tous, excepté un, glorieux martyrs du Christ ». Ce qui trompa surtout, ce fut la palme qui se trouve dans les épitaphes antiques, et qu'en interprétait comme un symbole de martyre, tandis que chez les païens elle indiquait la victoire, et que pour les chrétiens elle ne fut qu'un simple ornement.

(2) PIERRE DAMIEN, *Vie de saint Romuald*. — LEO OSTIENSIS.

(3) *Antiq. ital. mediæ ævi*, dis. LVIII.